

Littérature québécoise

Numéro 31, février–mars–avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (31), 12–16.

LE DÉSERT MAUVE

Nicole Brossard

L'Hexagone, 1987; 16,95 \$

Avec *Le désert mauve*, Nicole Brossard prolonge son approche amorcée avec *Picture theory*, soit celle de «la tentation du roman [...] comme nécessité de négocier, de discuter avec la réalité (en se déplaçant) du prosaïque au poétique, dans une alternance des temps profanes et des temps sacrés» (*Le Devoir*, le 30 octobre 1982).

Mais en fait de «roman», doit-on dire que *Le désert mauve* se présente comme un dossier où seraient réunies une nouvelle écrite par une mystérieuse Américaine, Laure Angstelle, et la version qu'en donne sa «traductrice» (j'emploie les guillemets parce qu'en fait, les deux versions sont rendues en français) montréalaise, Maude Laures. Voilà deux textes pratiquement semblables mais qui diffèrent quant à l'emploi de certains mots, de certaines tournures de phrases. Deux textes auxquels s'ajoutent des «pièces au dossier», écrites par Maude Laures, ainsi qu'une chronique impersonnelle des états d'âmes de la «traductrice».

La véritable auteur, Nicole Brossard, réalise ici un singulier exploit puisque le lecteur se prend de fascination pour la nouvelle de Laure Angstelle, véritable *temps sacré*, qui ne constitue pourtant que l'objet du «roman». Une nouvelle où une certaine Mélanie évoque ses 15 ans, alors qu'elle côtoyait le désert de l'Arizona, entre le motel que possédait sa mère à Tucson et le centre d'expérimentation atomique d'Albuquerque.

Mais la dimension «romanesque» que désire l'auteur n'intervient qu'ensuite. Elle prend corps avec la laborieuse démarche de «traduction» que poursuit Maude Laures qui, en développant certains aspects du texte initial, ne fait que reconduire, paradoxalement, la fascination du lecteur pour ce dernier.

Complètement excentrique, le «roman» se veut pourtant, d'avantage qu'une *illustration*, une *éducation* où l'on verra Maude

Nicole Brossard
Le Désert mauve
Roman

Laures, femme de peu d'envergure, «devenir une voix autre et ressemblante dans l'univers de Laure Angstelle» (p. 176). Un univers résolument lesbien où les hommes ne sont associés qu'à des images de destruction et de mort.

Un roman dont on ne retiendrait que la perfection des 40 premières pages? C'est sans compter la part de jeu qu'a su fonder dans l'ensemble Nicole Brossard. Le tout est prétexte à des exercices de style. Un style qu'elle a admirable. Et pour peu que plusieurs lecteurs soient rebutés par le projet idéologique d'écriture de Nicole Brossard, il faut en reconnaître la rigueur et le fait qu'il se conjugue avec une richesse poétique et une maîtrise formelle qui jamais ne défaille.

Patrick González

LE SOURD DANS LA VILLE

Marie-Claire Blais

Stanké 10/10 n° 94, 1987; 5,95 \$

Bien sûr, il faut lire ou relire Marie-Claire Blais. Pour être percuté. Et ces jours-ci, sans doute, faut-il relire *Le sourd dans la ville*, puisque Mireille Dansereau en a fait un film, puisque le livre est réédité chez Stanké enrichi d'un dossier cri-

Marie-Claire Blais
Le sourd dans la ville

tique avec photos, lettre de Marie-Claire Blais à Roch Carrier, extraits de la critique de 1980 (date de la 1^{re} parution), bibliographie de Marie-Claire Blais. Il n'est pas facile d'entrer dans *Le sourd*. La longueur du couloir avant d'accéder à la porte est vertigineuse (la 1^{re} phrase fait une page et demie. On est étourdi avant d'y parvenir).

Alors reprenons — lisons à haute voix. Mais allons-y. Une fois la porte ouverte, ce n'est pas plus facile, nous faisons face à un texte d'un seul bloc, dur comme le glacier: 200 pages, un seul paragraphe). Mais encore un peu et le livre nous entoure (je n'ai pas pu m'arrêter de lire de la journée). L'accès y est difficile peut-être parce que nous sommes un peu sourds de nature, peut-être est-ce là aussi une question de survie. Car le cri lancé par le livre de Marie-Claire Blais peut être ou ne pas être entendu à chaque époque. Bien sûr Marie-Claire Blais est plus que contemporaine.

Alors nous y sommes dans cet Hôtel des voyageurs avec Florence Gray qui vit sa vie là, à rebours, pendant que la vie continue avec ses plaies, ses souffrances, ses rêves. Parfois un ange passe: Judith Lange, Langenais. Mais l'ange, quand le malheur viendra, sera occupée ailleurs. Il y a quelque chose de très dur dans ce roman où deux personnages attendent la mort, Mike, l'enfant malade, et Florence que sa conscience naissante et incontournable cette fois, tuera.

Nous sommes entrés dans l'Hôtel des voyageurs, là où il n'y a pas de sortie de secours, là où se répercute sourdement l'angoisse de vivre. Mais nous y aurons vécu un indispensable moment.

Maryse Choinière

L'AVENTURE,
LA MÉSAVENTURE
Collectif

Quinze, 1987; 19,95 \$

Suivre des cours en création littéraire, c'est remettre son ego sensible en des mains de professeurs. Avec nos syntaxes vulnérables, nos intrigues boiteuses, nos ponctuations buissonnières, nous sommes tenté(e)s, parfois, de leur dire à ces professeurs omniscients: «Mesdames, Messieurs, montrez-nous donc ce que vous savez faire!»

Ironiquement, *L'aventure, la mésaventure* comble ce désir. Imaginez une brochette d'auteurs chevronnés, hommes et femmes, ayant à leur répertoire la publication de plusieurs nouvelles et romans et ayant mérité, déjà, un bon nombre de prix. Qui plus est, imaginez une pléiade d'environ six professeurs de littérature: deux maîtrises et quatre doctorats dont deux, sous la direction de Roland Barthes. Des noms tels Gaëtan Brulotte, Madeleine Ouellette-Michalska, Madeleine Monette, Esther Rochon, etc. Quelle impressionnante distribution nous livrant, au passage, dix «mésaventures».

Ce que je vous en dirai, vaut d'une première lecture et des attentives qui en résultent: que cette lecture me surprenne, m'émeuve ou me captive. J'ai été surprise par «Adviennne que pourra» de Bernard Andrès, jeu de lettres et d'ordinateur. J'ai été émue par «L'aventurière des ondes» de Monique LaRue, par «Le rêve de tomates» de Gaëtan Brulotte, par «Double foyer» de Pierre Karch. J'ai été captivée par le suspense du «Maillot» de Made-

leine Monette qui nous conduit aux prémisses d'un viol qui n'aura pas lieu. Le style poétique ou le lyrisme, dans certains cas grandiloquent, des autres nouvelles a ralenti mon intérêt.

La narration est généralement bien menée et l'écriture habituée à être travaillée. Malgré cela, certains récits auraient gagné à s'écarter de réflexions philosophiques, d'incantations alourdissantes.

Françoise Cléro



LE PÈRE DE LISA José Fréchette Quinze, 1987; 15,95 \$

Je n'irai pas par quatre chemins, j'espère que José Fréchette n'écrit pas un seul roman. J'espère qu'elle va écrire pendant de longues années, malgré les difficultés de consacrer une partie de sa vie à l'écriture, malgré le fait que cela ne fait pas vivre; malgré tout *Le père de Lisa* devrait être le début d'une œuvre. Vous comprenez, je suppose, que nous venons d'assister à la naissance d'une écrivaine. Je sais que cela ne prouve rien pour l'avenir, mais quand on commence en littérature de cette manière, on ne voit pas pourquoi il faudrait arrêter.

Lisa c'est une petite fille charmante, délurée et sans gêne. Vous auriez pu la rencontrer dans un autobus durant une tempête de neige. Elle vous aurait parlé de ses dents. Elle aurait ri, de ce rire qui vous fait croire que toutes les vies sont belles. Elle vous aurait entraîné chez elle, vous aurait fait voir ses pantoufles Minnie Mouse et vous aurait battu au Monopoly. Mais le plus important, elle vous aurait présenté son père.

Ce roman est une des plus belles histoires d'amour qu'on ait écrites depuis quelques années. Si après *Le père de Lisa* on ose encore vous demander ce que c'est que la tendresse, vous n'avez pas besoin de courir dans le *Petit Robert*, procurez-vous le roman de José Fréchette. Histoire d'amour pour une enfant. Mais histoire d'amour entre un homme et une femme aussi parce que sans le savoir c'est justement dans les bras de son père que Lisa vous aurait conduit. Un père bien ordinaire, un père qui aime son enfant et qui s'en occupe.

Pas question de vous dire le reste. Il faut laisser la jouissance dans un lieu privé, celui du livre. Tout le reste est pour vous, allez-y, c'est urgent.

Marc Chabot

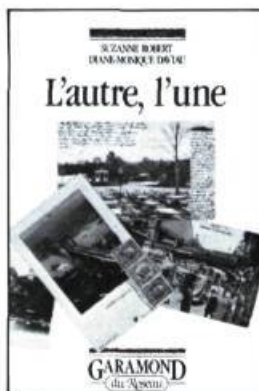
LA FÊTE DES FOUS Paul Zumthor l'Hexagone, 1987; 16,95\$

Une comparaison n'est peut-être pas raison mais lorsqu'on choisit de s'attaquer à ce qu'il est convenu d'appeler le *mystère Colomb*, elle demeure inévitable. En 1979, avec *La harpe et l'ombre* (Gallimard), le grand écrivain cubain Alejo Carpentier nous offrait un inoubliable portrait de Christophe Colomb. Inoubliable à ce point que *La fête des fous* de Paul Zumthor tombe complètement à plat. Le roman ne soutient pas la comparaison.

Zumthor se démarque pourtant de Carpentier. Mais est-ce pour le mieux? Carpentier avait fait de son roman une confession imaginaire de Colomb. Chez Zumthor, l'attention est portée sur les vies de quatre de ses compagnons. Autant raconter l'histoire de Sancho Pança après qu'un autre a achevé celle de l'hidalgo... Quatre compagnons (un chevalier sans cause, un bourgeois, un ecclésiastique avide d'un savoir renouvelé et un larron) censés illustrer les contradictions d'une époque, la fin du moyen âge, alors qu'on sentait qu'il allait se passer quelque chose. La finesse de Carpentier, c'était d'avoir abordé l'épisode depuis les temps modernes, en se demandant ce qui avait bien pu se passer!

On cherche l'intelligence. Quelle audace calculée chez Carpentier d'avoir suggéré que le sort de l'expédition de 1492 se soit réglé entre le Colomb pail-

GARAMOND du Roseau



"... LE TOUT EST PARFAITEMENT RÉUSSI"

— CARMEN MONTESSUIT
(JOURNAL DE MONTRÉAL)

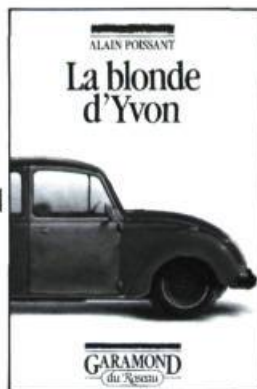
"DOUZE TEXTES, TOUS PLUS ENVOÛTANT LES UNS QUE LES AUTRES"

— G. LÉVEILLÉE
(NUIT BLANCHE)



"... CES SILENCES QU'ALAIN POISSANT SAIT RENDRE ÉLOQUENTS"

— J.R. BOVIN
(LE DEVOIR)



"POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR DE LECTURE ET DE RÉFLEXION."

— J. ROYER
(LE DEVOIR)

du Roseau

DIFFUSION RAFFIN

lard et la très catholique Isabelle 1^{ère}, sur le coin de l'oreiller!... On retombe de haut avec Zumthor chez qui l'essentiel de la chose tient dans le dilemme métaphysique d'un obscur astronome appelé à juger du sérieux de l'entreprise. C'est là le génie de Carpentier de nous avoir présenté un Colomb à ce point prosaïque qu'il nous devenait accessible, pénétrable, gagnant même en réelle profondeur. En associant son Colomb à un nouveau Moïse, Zumthor n'a rien trouvé de mieux que de faire exactement le contraire...

Zumthor veut faire dans le pittoresque et il ne manque pas de moyens pour évoquer cette époque. Sa qualité de médiéviste mondialement réputé témoigne de sa capacité d'évoquer avec justesse la vie quotidienne du XV^e siècle. Mais voilà, juste-



ment, Zumthor ne fait qu'évoquer. Son roman n'est qu'une sempiternelle évocation d'un passé révolu. Une évocation narrée, par ailleurs, avec un style passablement affecté.

Patrick González



jours peut se lire comme les hésitations d'un personnage qui refuse sa mort et s'accroche au vécu de la terre jusqu'à ce que, «porté par [sa] propre absence, léger, libre enfin», il soit happé par la blancheur de la mort, personnifié dans la nouvelle par une araignée.

À cette narration de 100 pages sont jointes quatre nouvelles brèves. De la totalité du livre, se dégage un petit quelque chose qui nous confond, nous dérouté et nous plonge dans un monde opaque, où les couleurs et les odeurs persistent, mais où les sons disparaissent. Les lieux et les personnages qui passent au ralenti, au gré des images et des pages, se dématérialisent, pris entre deux mondes: l'irréel et le réel... Voyons plus précisément. Les acteurs et leur environnement sont insaisissables, sont des illusions: «De l'autre côté de la rue» l'orchestre brésilien disparaît comme il est venu; Un homme marche longtemps dans une rue déserte, cherchant un bistrot «mais ne le trouve pas»; Là, il y aurait Bastien «qui lit son journal» et Federico, non, pas Federico, Xavier, etc.

Au fond, rien n'est certain parce qu'au fur et à mesure que le temps avance, la vie bascule dans le passé donc, dans les méandres de la mémoire. C'était «comme si la vie n'existait pas vraiment, tous nos gestes, nos mots n'étant qu'une abstraction sympathique, un passe-temps dérisoire». L'écriture de Louis Jolicœur est serrée et ses nouvelles font partie de ces récits dont on ne retranche rien, dont rien n'est à ajouter, tous les mots ayant leur juste place.

Françoise Cléro



L'ARAIGNÉE DU SILENCE
Louis Jolicœur
L'instant même, 1987;
14,95 \$

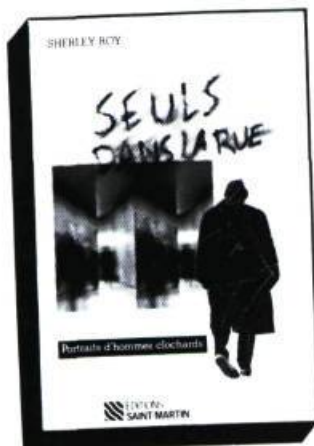
La nouvelle «L'araignée du silence» me rappelle les témoignages rapportés par des survivants qui ont connu l'expérience physique de la mort. Ces gens, en effet, révèlent des faits étonnants se rattachant à un au-delà de lumière où les êtres humains sont devenus des esprits, voyant tout, sachant tout. Ainsi Grégoire, le personnage principal de la nouvelle de Louis Jolicœur, commence son histoire d'une façon surprenante: «Je suis mort hier. Noyé.» Et durant «cinq jours», il nous montrera, tantôt des souvenirs, tantôt des événements qui entoureront l'exposition de son corps, d'ailleurs introuvable. Le problème que pose habituellement la présence d'un narrateur omniprésent et omniscient, en littérature, est résolu, ici, Grégoire étant un esprit qui voyage et lit dans la pensée des autres. Cette histoire de cinq

BRESCIA, MIRACLE DE LA JUSTICE AMÈRE
Yves Gosselin
Triptyque, 1987; 8,00 \$

Les éditions Triptyque m'emballent! Sous une présentation sobre mais élégante, elles assurent la publication d'auteurs encore peu connus (voire inconnus) ou travaillant simplement hors des sentiers battus. Yves Gosselin nous est ainsi révélé par la parution de son recueil *Brescia, miracle de la justice amère*. L'auteur y effectue une descente aux origines sous la force d'une recherche métaphysique qui peut sembler par moments excessivement énigmatique.

La poésie de Gosselin s'organise, par contre, de manière à simplifier cette démarche méta-

NOUVEAU



Shirley Roy
**SEULS
DANS
LA RUE**

Ils n'ont pas d'âge et transportent avec eux leurs possessions dans quelques sacs. Sans adresse ils ne sont pas éligibles aux prestations de l'État, sans revenu, ils ne peuvent avoir d'adresse. Qu'en est-il du mythe du clochard instruit, est-il fondé? Sont-ils les victimes du système ou des dissidents?

Pour réaliser cet ouvrage Shirley Roy a vécu la quotidienneté avec eux. Ils ont bien voulu répondre à ses questions. En découvrant leurs lieux d'existence et de survivance, elle nous dit qui ils sont et les présente dans leur réalité.

**ÉDITIONS
SAINT-MARTIN**

4316, boul. Saint-Laurent, bureau 300
Montréal, Québec H2W 1Z3
(514) 845-1695

Dans toutes les bonnes librairies

physique complexe. Par des phrases lapidaires et limpides, le poète dispose méthodiquement les étapes de son cheminement. Descente aux origines, en lui-même: ascension vers le mystère et le feu. Cette démarche s'enclenche par la prise de conscience d'un état de dénuement, donc d'affaiblissement: «La nudité insoutenable d'une larme / achève la nudité» (p. 11). Dès lors, le poète proclame son refus de «reconnaître le siècle» (p. 16) et se décide à livrer le combat dont «le cœur met à nu l'évidence» (p. 13): s'élevant ainsi contre ce «siècle» qui laisse l'homme «sans dignité» (p. 37), et dénonçant «[...] l'horreur de / n'être sur terre qu'un feu / qu'aucune lumière n'élève / à la dignité de feu» (p. 45).

Cette recherche métaphysique semble trouver son point culminant dans la troisième des sept parties du recueil: le poète identifie le «mensonge de la poésie / doutant à présent / de la beauté de ses armes» (p. 57); après quoi, j'ai cessé d'adhérer au texte et à son propos. Les quelque 20 pages qui suivent nous montrent un poète illuminé à qui, une nuit, «le mystère de

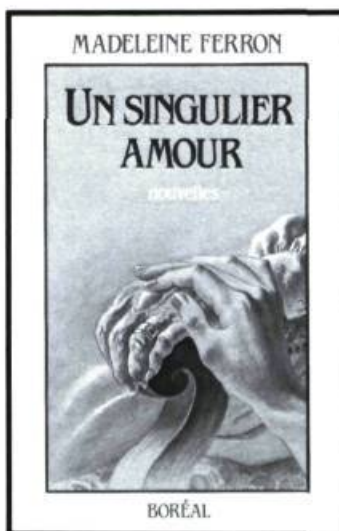
toute enfance / [...] est révélé» (p. 65); un poète qui s'observe et se peint dans une image d'une fatuité déplorable: «À une table du Café Léopardi / tu termines ces vers» (p. 78). Le «dernier poème» qui surgit tel un épilogue nous réconcilie avec le poète et lui permet une sortie noble, à la mesure de son écriture: «Je ne suis plus seul / / Nos ombres posées / en équilibre / sur la balance de feu / du temps retrouvé» (p. 81).

Brescia, miracle de la justice amère recèle une écriture gracieuse doublée d'une métaphysique dense (marquée par l'emportement du poète vers la fin) propres à nous convaincre du pouvoir d'Yves Gosselin. Un recueil sur lequel il vaut la peine de s'attarder.

Claude Paradis

UN SINGULIER AMOUR Madeleine Ferron Boréal, 1987; 14,95 \$

En un sens, lire *Un singulier amour* c'est un peu comme visiter les îles d'un archipel. D'ailleurs la première nouvelle, «La dame en gris», est campée dans



le décor de l'île aux Grues, plus précisément dans les alentours du manoir McPherson-Lemoyne. Est-il nécessaire de s'y être déjà rendu pour comprendre ce que ces lieux recèlent de potentiel magicopoétique, touristique, économique, anarchique, etc.? Et les îles ne sont-elles pas tout autant — sinon plus — fascinantes vues de loin?

Îles aux reliefs adoucis, d'arbres et d'ombres, ou habitées et recomposées par la pierre. Une promenade dans le Vieux-

Québec — «Le matin» —; l'air marin, le vent et ses couleurs, les murs et leurs visages, la ville... Îles austères, sauvages, dénudées, puissantes... Des prismes lors des temps calmes, qui subitement font corps avec la violence...

Une approche lumineuse des personnages, des êtres, des îles en quelque sorte. C'est tantôt la lumière diffuse, blafarde d'un jour gris, et soudain la pleine et tranchante lumière qui délimite fermement les contours. Le plaisir de fureter, de se détendre. On nous prend par la main — Madeleine Ferron sait captiver le lecteur. Toujours en des lieux magnifiques, qu'il s'agisse de parkings, d'autoroutes, de manoirs, de snacks-bars... Un détail, un geste, une couleur nous orientent, adroitement. Mais le voyage s'effectue principalement à l'aide des voix narratrices, des personnages, avec en arrière-fond, ou dans l'arrière-pays de ces nouvelles, une musique, celle de Jean-Sébastien Bach.

Alors voilà que la réalité se dédouble, qu'une seconde île apparaît. Le seuil est franchi. Nous sommes dans la nouvelle.

Norbert Latulippe



Michel Marc Bouchard



Antonine Maillet



René-Daniel Dubois



Jean Barbeau



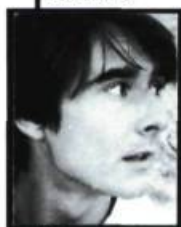
Robert Gravel



Jan-Marc Lavergne



Gratien Gélinas



Normand Chaurette



● **Margot la folle**
Antonine Maillet

● **La Passion de Narcisse Mondoux**
Gratien Gélinas
du même auteur:

● **Bousille et les Justes**
● **Ti-Coq**

● **Les feluettes**
Michel Marc Bouchard
du même auteur:

● **Rock pour un faux bourdon**

● **Impro Réflexions et analyses**
Robert Gravel
Jan-Marc Lavergne



Jean-Pierre Ronfard



Marcel Dubé

Lire le théâtre

Procurez-vous les plus grands textes
de la dramaturgie québécoise
parus chez LEMÉAC Éditeur

Collection

THÉÂTRE

LEMÉAC

LE LIT DE PROCUSTE

François Tétreau

Le Castor

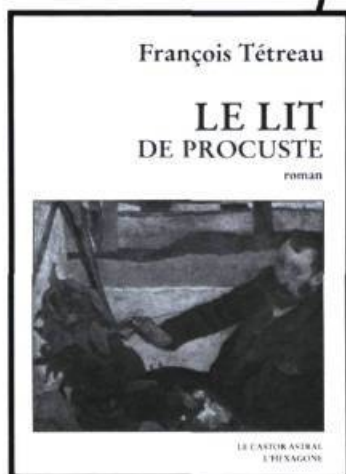
Astral/L'Hexagone, 1987;
15,95 \$

«Dans ce récit, ce sont tour à tour Van Gogh, Gauguin, Cézanne, Braque, Picasso, Brauner, Soulages, Knoll et leurs modèles que l'auteur étend sur le lit de Procuste», nous apprend l'endos du livre. Curieux projet, dont on ne sait trop au départ ce qu'il signifie. Qu'est-ce que ces peintres «et leurs modèles» auraient à faire sur un même lit de Procuste? Et qu'est-ce que tout cela aurait à voir avec la suite de ce que nous révèle l'endos du livre: «Un tableau fameux a disparu; le coupable — iconoclaste ou voleur? — est poursuivi jusqu'à la guillotine». J'avoue me le demander encore. Et malgré une certaine obscurité quant aux intentions de l'auteur, ce livre est captivant.

François Tétreau parle de peinture, et il en parle bien. Dans une série de courts chapitres, une même problématique est explorée, celle de la vérité en peinture. Dans le transfert du modèle à l'œuvre, du réel à la fiction, la «vérité» du sujet subit une suite d'amputations et d'excroissances. Aussi la peinture forme-t-elle ce lit de Procuste où la vérité du modèle est tantôt tronquée tantôt écartelée, faisant de la toile un mensonge aplatisant ou le lieu d'une vérité plus intense.

Simple en apparence, et réducteur vraiment. Mon exposé, bien sûr. Tout l'attrait du livre tient justement à ce que tout sens s'y trouve de chapitre en chapitre réfracté, jamais nommé, à travers des lectures de tableaux (éclairantes du reste), dialogues rapportés, soliloques fictifs dont la disparité n'est qu'apparente. Or si ce projet de composer une «intrigue intellectuelle» est plus que louable, encore faut-il donner corps à l'intrigue. Vu l'absence d'un véritable support romanesque, une construction si complexe dérouta, au point que l'on en vient à se demander s'il n'aurait pas mieux valu faire un essai. Question qui en vérité ne fait qu'ajouter à l'attrait et à la richesse indéniable de ce livre.

Pierre-Stéphane Aquin



LA POÉSIE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE

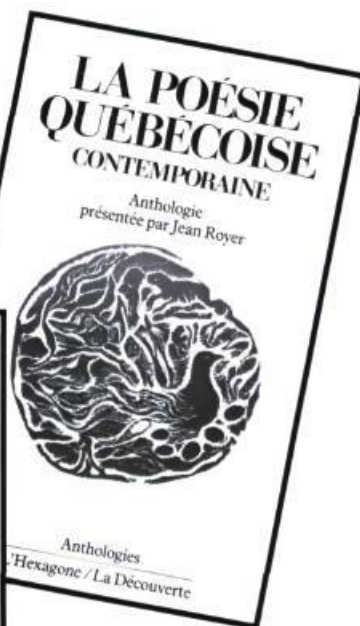
Jean Royer

L'Hexagone/La Découverte, 1987; 19,95 \$

Qui dit anthologie dit choix de poèmes et de poètes; et qui choisit s'astreint à des normes (ici, personnelles) et, ainsi, à des injustices propres à ses normes et à ses choix. Jean Royer se préserve des critiques en déclarant que son ouvrage *La poésie québécoise contemporaine* n'est «ni répertoire exhaustif ni manuel scolaire» (p. 8). De plus, Royer adopte une méthode de présentation à ma connaissance nouvelle: l'ordre d'apparition des poètes dans l'anthologie suit la chronologie «de la parution de leur premier recueil ou parfois même de leur première œuvre remarquable» (p. 8); et les renseignements sur les auteurs n'apparaissent pas avec les textes mais dans une section à part, ce qui a l'avantage de ne pas interférer la lecture des poèmes.

Cette section informative est d'ailleurs bien montée puisque nous y trouvons, pour chaque poète, une présentation succincte qui résume la carrière et la vie de l'auteur et dévoile l'essentiel de sa production ainsi que quelques éléments de bibliographie critique, dans certains cas. Suit un essai éclairant sur l'histoire de la poésie québécoise contemporaine (des origines de la modernité littéraire jusqu'aux tendances actuelles).

Faire une anthologie veut aussi dire rejeter certains noms



et c'est là où l'on peut le plus souvent critiquer le présentateur. Ainsi, déplorons l'absence de Paul Chanel Malenfant et Geneviève Amyot, deux poètes travaillant loin du circuit institutionnel montréalais puisque résidant à Rimouski (Malenfant) et en Beauce (Amyot). Royer, dans sa «postface», souligne pourtant le travail de Geneviève Amyot ainsi que celui de Francine Déry, Louise Dupré, Louise Desjardins

et Élise Turcotte pour le récit poétique mais occulte complètement cette écriture féminine (et féministe) de l'anthologie; c'est sa plus grave injustice! D'autres noms sont manquants: mentionnons par exemple Jean-Yves Collette, Guy Cloutier, Patrick Straram et, enfin, Jean Royer lui-même, dans un louable élan d'humilité. D'autre part, l'emphase mise sur les poètes de l'Hexagone (année 50 et 60) semblera sans doute un peu exagérée pour certains, dont les formalistes des années 70. Dans la même foulée, les poètes dits de la contre-culture, dont la postface révèle l'importance et l'ampleur, Claude Beausoleil, Lucien Francœur, Denis Vanier et Josée Yvon ne reçoivent pas l'attention de Royer qui accorde à ces quatre poètes réunis moins de pages (6) qu'il n'en accorde à Miron (9), Paul-Marie Lapointe (9) ou Roland Giguère (8).

Le livre refermé, je retiens surtout que Jean Royer vient de nous offrir un grand témoignage d'amour envers la poésie et les poètes québécois, en quelque sorte un long poème sur notre poésie, un magnifique cadeau à notre culture.

Claude Paradis

NOUVEAUTÉS

Les temps changent
Jean-Paul Lefebvre
19,95 \$

**Félix-Antoine Savard:
Le continent
imaginaire**
Iolande Cadrin-Rossignol
19,95 \$

Une présence active
à notre culture

éditions fides